

Sociologie urbaine et programmation de l'habitat : notes de cours concernant les définitions et théories
*Au stade actuel, le document sera déjà plus avancé que prévu, ce ne seront pas de simples notes de cours.
Le document est un mélange entre notes de cours (qui ne citent pas les sources, mais seulement des références) et un futur syllabus qui lui sera nettement mieux référencé.*

Sociologie urbaine et apports de la discipline architecturale

Table des matières

Sociologie urbaine et discipline architecturale	1
Les grandes écoles de la sociologie urbaine	2
Apports de la discipline architecturale à la sociologie urbaine	6
Cadre théorique d'influences notables entre les disciplines architecturales et sociologiques : du lien entre facteurs architecturaux et sociaux	7
La recherche d'un mode de représentation de la spatialité vécue : de l'évolution de la nomenclature de la cité américaine à celle des quartiers populaires	11
Conclusions :	12
Bibliographie :	14

Ce cours des grandes théories doit vous aider à comprendre votre terrain. Vous devez d'abord comprendre les principes. Puis faire une seconde lecture en identifiant ; quelles théories seraient judicieuses pour mieux comprendre votre terrain ?

Sociologie urbaine et discipline architecturale

Plusieurs auteurs ont tenté de définir la sociologie urbaine.

Les liens entre sociologie urbaine et architecture sont développés ci-dessous en deux étapes. D'abord une visite générale des grandes écoles de la sociologie urbaine puis une analyse de l'apport spécifique détaillée de la discipline architecturale pour aboutir à une nomenclature de représentation de la ville adaptée.

D'abord, nous nous appuyons sur une lecture croisée de Liliane **Voyé**¹ et Michel **Amiot**² respectivement dans le dictionnaire des sciences humaines et le dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement qui arrivent à faire un tour synthétique de ces « grandes écoles de la sociologie urbaine ». En effet, les applications de la sociologie urbaine sont nombreuses, diversifiées, voire divergentes. Nous pourrions aisément nous perdre au sein de ces multiples voies. Ce que mettent en avant Voyé et Amiot est que la sociologie urbaine n'est pas une application de la sociologie ou une branche de celle-ci. Au vu de la multiplication des approches, Amiot propose une présentation historique distinguant les écoles allemandes, américaines et françaises tandis que Voyé montre les différentes tendances. Nous y précisons comment les architectes y ont pris une place spécifique liée à leurs compétences particulières comme d'ailleurs les anthropologues, les géographes, les urbanistes...

Ensuite, sur cette base de relecture synthétique et critique nous mettons en avant ce qui s'avère le plus pertinent pour la discipline architecturale : Les « Apports de la discipline architecturale à la sociologie urbaine ». La relecture proposée s'intéresse au lien étroit entre architecture et contexte au sens de l'architecte André Godart, c'est-à-dire le contexte comme environnement humain **et** physique. C'est l'étroite conjonction entre les deux que nous tentons de bien clarifier. Elle doit donc concerner la sociologie et la spatialité cœur de la discipline architecturale au sens de Bruno Zevi (Apprendre à voir l'architecture).

¹ Liliane VOYÉ in THINES (Georges) et LEMPEREUR (Agnès), Dictionnaire général des sciences humaines. Paris, Editions Universitaires, 1975, p. 888

² Michel AMIOT in CHOAY Françoise et MERLIN Pierre, Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement, Paris, PUF, p. 746-750.

Les grandes écoles de la sociologie urbaine

Au sein de l'école **allemande**, deux noms incontournables ressortent. D'une part Marx (1818-1883) de tendance holistique³ dont les travaux autour de la lutte des classes trouvent selon lui une origine dans la division déjà présente entre la ville de l'Ancien Régime (commerce et émergence de la bourgeoisie) et la campagne (paysannerie). Avec l'industrialisation ces différences s'approfondissent et un exode massif s'opère de la campagne vers la ville industrielle passant des conditions de vie liées à l'activité agricole à celle de l'industrialisation. Les conditions de vie sont différentes, mais la morphologie spatiale également. Marx n'insistera pas sur ce second aspect.

D'autre part, Max **Weber** de la tendance atomiste montre que les villes occidentales médiévales sont à l'origine de la culture rationnelle occidentale. Par leur organisation sociale, les commerçants obtiennent l'autonomie communale attestée par l'apparition des premières chartes urbaines dès le XIe siècle (par exemple, Huy 1066, Charleroi 1825). Ce changement des rapports sociaux permet le développement de la rationalité. C'est la raison qui domine le débat et c'est spécifique aux villes européennes. L'originalité des interactions sociales et la naissance d'un lien associatif indépendant du Prince favorisent le débat délibératif raisonné. Les personnes s'organisent autour des paroisses dans les villages et les villes. Ce second type organisation spatiale (celle des villes indépendantes du Prince des Villes européennes) permet de relayer les attentes citoyennes au travers des structures décisionnelles mises en place (conseil communal, échevin, bourgmestre) qui ne sont plus celles du droit divin incarné par la noblesse. Cette nouvelle organisation pousse au débat critique et à la rationalisation. Ces formes nouvelles de gouvernance, pour prendre un concept actuel, seront à l'origine de nos démocraties. Comme nous l'avons vu en théorie de l'architecture 1, chapitre apprendre à voir l'architecture de Waha explique bien l'enjeu de l'époque autour des enceintes urbaines.⁴ Le système féodal met le seigneur au sommet de l'organisation sociale. Son château vise essentiellement à préserver sa famille et ses biens. Lors des rivalités entre seigneurs, la tactique de siège épouse les deux parties. Une stratégie payante vise à détruire l'outil de production du seigneur : les champs, granges, maisons paysannes et réserves qui ne sont pas protégées. L'économie militaire la plus sordide consiste à supprimer les paysans. Les seigneurs qui ne protègent pas leurs paysans disparaissent (plus de serfs à l'origine de la production économique). Ceci explique les enceintes castrales destinées non à protéger les gens, mais la force de production économique du seigneur. Au contraire dans les villes, dès l'origine, les enceintes visent à protéger les bourgeois et les manants. L'enceinte est créée pour la collectivité (exemple de Châtelet vu au cours de ba1). Ce type de défense déplait au Prince, car elles ne sont pas la preuve de son pouvoir comme en atteste l'album de Croy.

Voyé souligne que les approches de Marx, Weber et Durkheim sont finalement peu orientées leur recherche sur l'analyse urbaine qui n'était pas le point focal de leurs travaux, mais bien les rapports sociaux qui s'y déroulent. Berlan explique bien cela dans sa traduction de Weber de l'allemand vers le français.⁵ Weber est selon lui considéré à tort comme un sociologue urbain, le but premier de son oeuvre est de comprendre le lien entre protestantisme et capitalisme, la ville ne serait qu'un prétexte. C'est pourquoi il nous a été nécessaire de nous référer à la théorie de l'architecture (et de l'urbanisme) pour comprendre les enjeux spatiaux non explicités par ces trois sociologues.

L'école **américaine** s'organise autour de deux tendances.

D'une part celle de l'École de Chicago qui émerge suite au grand incendie de la ville. Vu que la ville se reconstruit de grandes innovations apparaîtront en architecture dont les premiers gratte-ciels et feront école. Mais dans le domaine de la sociologie, ce contexte permettra l'émergence de ce qu'on appelle l'école de Chicago. Les chercheurs observent l'intense immigration qui va provoquer à la fois des mécanismes poussant au ghetto, mais aussi le développement de l'interculturalité... Ils théoriseront ces observations sous forme de règles « naturelles » qui organiseraient les communautés. Elles permettent de

³ Voir cours de Jean Vandewattyne et sa référence à Javeau holiste / atomiste.

⁴ De Waha, Les enceintes urbaines en Hainaut

⁵ Max Weber, La ville, Paris, La Découverte, series: « Politique et sociétés », 2014, 280 p., traduit de l'allemand et introduit par Aurélien Berlan ; Etude critique française établie par Aurélien Berlan ; postface d'Yves Sintomere, p.12

Sociologie urbaine et programmation de l'habitat : notes de cours concernant les définitions et théories détecter les modalités de prise de pouvoir. Cela renvoie aux notions de domination identifiées par Marx et Weber et aussi de légitimité sur lequel insiste Weber.

Certaines minorités seront exclues du système, leurs droits légitimes ne seront pas respectés. Par exemple, de grands projets urbains impliquent la démolition de ghettos noirs, mais sans trouver de solution si ce n'est d'expulser les occupants n'ayant plus aucun lieu pour habiter. Comme ces dernières ces mécanismes sont régis par la loi, l'école de Chicago en fera la critique et favorisera l'émergence de l'Advocacy planning. Cela consiste à utiliser la loi pour défendre les minorités qui sont démunies face aux textes de loi. Par extension ce mouvement de l'Advocacy Planning (qui sert les minorités) sera repris dans différents pays comme la Belgique où les luttes urbaines seront appuyées par des associations qui maîtrisent la loi. Ce mouvement fera donc école⁶ et permettra la défense des acteurs faibles, les usagers en particulier. Cela favorisera les processus participatifs comme ceux internationalement médiatisés et exemplaire de Bruxelles et Bologne. Ces démarches jouent sur la bonne prise en compte de la carte des acteurs, un concept né aux USA sous le nom de stakeholders mapping. Le terme américain est d'ailleurs particulièrement plus approprié et n'a pas de traduction littérale. Il s'agit en quelque sorte des parties prenantes : les personnes qui sont concernées par le projet urbain. On peut considérer que les CCATM sont en quelque sorte le résultat indirect de ces mécanismes mis en place à partir de l'advocacy planning et entrés dans la législation wallonne (qui en définit la composition : acteurs de la société civile, de la vie professionnelle souvent des architectes et des élus).

Mais encore ici, ces travaux quand ils sont localisés ne s'interrogent que peu sur une compréhension fine de la spatialisation.

D'autre part, la seconde école vise la perception architecture et des quartiers, c'est une approche plus psychosociale. Elle fera l'objet d'analyses très fines fondées sur la théorie de la psychologie de la « Gestalt » (configuration de la forme). Elles seront menées par l'architecte Kevin **Lynch** formé par Franck Lloyd Wright qui lui spatialise les données de manière exemplaire et révolutionnaire en en faisant une référence toujours utilisée par les architectes, urbanistes, géographes et sociologues. Il montre que la lisibilité de la ville est un facteur déterminant de l'appréciation de la ville et fonde sa démarche sur la prise en compte du déplacement au sein des villes de Boston, Jersey City et Los Angeles. Il en ressort des principes de composition spatiale qui permettent de confirmer les analyses de Camillo Sitte qui seront notamment reprises par un des premiers chercheurs de la discipline architecturale Aldo **Rossi**. Rossi qui lui aussi dès la construction des fondements de sa démarche met au premier plan les questions spatiales et de rapports sociaux tels qu'analysés notamment par Halbwachs qu'il cite. Mais le versant social sera finalement peu exploré par Rossi.

On ne met probablement pas assez en avant les travaux de Christopher **Alexander** qui fait en quelque sorte la synthèse de ces deux approches, l'une fondée sur l'espace et l'autre sur les processus de gouvernance. Le chercheur qui possède la triple casquette d'architecte, anthropologue mathématicien et informaticien à travers son expérience de l'Oregon (université) dans laquelle il donne une place importante aux étudiants et au processus participatif constituera sur base de ses études le « pattern langage ». Des types architecturaux et urbanistiques qui comprendront tant les éléments spatiaux que les caractères sociaux qu'ils engendrent ou permettent.

La troisième école est celle de Sociologie urbaine française

Son fondateur, Durkheim (1858 – 1917) considère l'espace comme un support classificatoire de la vie sociale. Dans ce questionnement, Henri Lefebvre⁷ développera de nombreux travaux. « Selon Henri

⁶ A la page 3, 3ème ligne, on utilise le terme "fera école" en parlant du mouvement, je ne comprends pas très bien le sens de cette phrase.

Faire école = 1 enseignement qui va être diffusé par les élèves, les concepts nouveaux vont servir de modèle, de guide : école de Chicago = une manière de faire en sociologie, tenir compte des communautés, des ethnies (mais aussi en archi avec les gratte-ciels : utilisation rationnelle du métal)

⁷ Dont Lefebvre H. (1968), *Le Droit à la Ville*, Paris, Éditions Anthropos.

Sociologie urbaine et programmation de l'habitat : notes de cours concernant les définitions et théories Lefebvre (1968), « *la ville est la projection au sol des rapports sociaux* » ; *les inégalités sociales ont nécessairement une traduction spatiale.* » »⁸

Halbwachs, dans la foulée de Durkheim et avant Lefebvre, comme l'explique bien Amiot fonde l'idée d'une évolution fonctionnaliste des villes qui répond plus à des logiques propres autres que celles de l'économie libérale. Par exemple, les monarques depuis 1550 sont impuissants à limiter l'extension de Paris. L'évolution spatiale n'obéit pas au Roi et aux planificateurs. Les plans ne sont pas suivis (car ce sont des décisions individuelles arbitraires et artificielles) alors que la ville répondrait à une logique spontanée et naturelle.

Une loi « naturelle » et spontanée comme l'évolution démographique, l'adaptation de la mobilité, l'évolution de la richesse... qu'Halbwachs analyse par des méthodes d'enquêtes quantitatives (utile pour décrire les phénomènes, mais aussi pour la programmation urbaine qui s'appuie notamment sur les données statistiques (INS) récoltées par ces enquêtes). En cela, on pourrait trouver des parallèles avec l'école de Chicago qui considère, comme l'explique Liliane Voyé, la ville comme un système écologique répondant à des lois similaires à celles qui régissent (organisent) le monde animal ou végétal (les relations entre groupes sociaux et environnement construit qui génèrent la ville sont donc plutôt systémiques comme le montre l'écologie et non causales comme dans les lois de la physique mécanique).

Halbwachs retire de ses observations de l'évolution des villes que la spéculation et l'expropriation marquent la tendance dominante (des rapports sociaux impactant la ville). Cette tendance est le fruit des rapports de force guidés par les besoins collectifs (et non les décisions individuelles).⁹ Par exemple avec la modification de Paris d'Haussmann ou plus près de nous avec les plans de modification et d'Haussmannisation de Charleroi. Halbwachs associe donc l'évolution de la ville aux besoins collectifs et va s'intéresser à la manière dont la société s'identifie. Elle construit progressivement une mémoire, une mémoire collective. Ces travaux influenceront fortement Aldo Rossi et Philippe Panerai fondant la pertinence de la démarche typo-morphologique.

Après-guerre, la recherche s'oriente particulièrement sur la question des Grands Ensembles (HLM) avec comme figure de proue Chombart de Lauwe. Elle aurait pu résoudre le phénomène de ségrégation sociale par la fusion des classes sociales, mais (comme on le sait maintenant) rien n'en fut. En effet, les anciennes structures urbaines possédaient de nombreux atouts que des chercheurs comme Henri Coing ont réussi à expliciter notamment en analysant les mécanismes de la rénovation lourde (démolition et reconstruction : voir Rénovation urbaine et changement social, Editions Ouvrières 1966).

Lefebvre, Haumont (N. et A.) et Raymond (M-G et H) vont démontrer l'idéologie marxiste en comprenant que l'habitat pavillonnaire¹⁰ révèle les réelles attentes culturelles : ils partent des données quantitatives qui montrent que 80% des Français désiraient vivre en pavillon. Ces personnes voient dans la villa « *un idéal qui comporte un désir de protection et d'isolement, un besoin de contact avec la nature, en bref une exigence d'isolement* » Lefebvre

Dans le pavillon, ce que l'habitant apprécie c'est le sens de l'espace. Ce qui pose problème c'est la non-signification des grands ensembles. La seule alternative produite par le marché de la construction est l'habitat pavillonnaire. Et donc le pavillonnaire semble moins un choix réel¹¹, qu'un choix par défaut (de réelles alternatives).

La classe moyenne reprend les formes spatiales de la classe dominante. Les premiers pavillons étaient ceux de la noblesse du XVIII^e, reprise par la haute bourgeoisie du XIX^e, reprise par la classe moyenne du XX^e (voir MG Raymond ..

⁸ Maurice Blanc, « Espace, inégalité et transaction sociale », SociologieS [Online], Discussion, Penser les inégalités, Online since 27 January 2012, connection on 16 October 2019. URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/3832>

⁹ Michel AMIOT in CHOAY Françoise et MERLIN Pierre, Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement, Paris, PUF, p. 746-750.

¹⁰ Raymond et al. *L'habitat pavillonnaire*, C.R.U. (1966),

¹¹ Par exemple, comme on commence à le voir actuellement avec les éco-quartiers, les habitats groupés...

Sociologie urbaine et programmation de l'habitat : notes de cours concernant les définitions et théories
Un habitat pauvre et rudimentaire offre lui aussi lorsqu'il est construit par les gens et pour les gens ce supplément de sens qui attache les habitants à leur logement. Sens nécessaire annoncé par Heidegger (Bâtie, habiter et penser) et Bachelard (La poétique de l'espace) et mis en évidence par Boudon à Pessac.

Lefebvre synthétisera cette attente à travers son ouvrage célèbre : *Le droit à la ville*

Les luttes urbaines qui résulteront de ces enjeux entre acteurs dans les années 70 appartiennent aux classes moyennes. Depuis lors la sociologie urbaine centre ses recherches sur « l'objet local » : quartiers urbains, villages. La sociologie urbaine actuelle est ainsi directement liée à l'action , elle sert à l'intervention, au projet urbain.

On le constate les liens sont forts entre sociologie urbaine et architecture. La sociologie sert à l'action, comme la discipline architecturale sert le projet. Les architectes y contribuent que ce soit Lynch, Rossi, Alexander ou Boudon. Mais quelle est la nature, la plus-value de ces contributions ?

Apports de la discipline architecturale à la sociologie urbaine.

Le domaine de la recherche en architecture est en plein développement, particulièrement en Belgique avec l'entrée de la discipline au sein des universités. Les manières d'aborder la discipline sont multiples et oscillent entre deux extrêmes : celle d'une discipline autonome (Boullée : « essai sur l'art » : « est-ce que l'architecture ? La définirai-je, avec Vitruve, l'art de bâtir ? Non. Il y a dans cette définition une erreur grossière. Vitruve prend l'effet pour la cause. Il faut concevoir pour effectuer. Nos premiers pères n'ont bâti leurs cabanes qu'après en avoir conçu l'image. C'est cette production de l'esprit, c'est cette création qui constitue l'architecture. ». Seul le plan est de l'architecture ! A cette conception de la discipline s'oppose une tendance totalement hétéronome, donc construite par les autres disciplines. Comme le constate Liliane Voyé (2012), il en est d'ailleurs un peu de même en sociologie, les limites entre disciplines ne sont pas explicites. Ceci cause de l'incertitude, mais offre aussi du potentiel d'innovation dans la recherche.

L'article vise à montrer l'apport de la sociologie à la discipline architecturale à travers plusieurs recherches de terrain. Pour montrer ces apports, nous procèderons en 3 étapes.

La première étape consiste à poser le cadre théorique. Des origines de la discipline architecturale à nos jours, certains moments charnières montrent des influences notables entre architectures et sociologies. La conception de l'architecture se sert-elle explicitement des résultats de la sociologie ? Les deux disciplines visent un champ commun d'observation, mais les méthodes de recherche s'influencent-elles ? Sommes-nous confrontés à des approches pluridisciplinaires qui se juxtaposent ou le croisement des méthodes aboutit à transformer les disciplines vers des approches transdisciplinaires ? Ce cadrage abouti à une exemplification par l'apport de Kevin Lynch à la sociologie urbaine : combiner facteurs spatiaux et vécus des habitants.

Ensuite, sur base de ce champ ouvert par Lynch, nous montrerons comment de récents travaux de terrain tentent de préciser, compléter et valoriser ces méthodologies de représentation des enjeux sociaux et spatiaux.

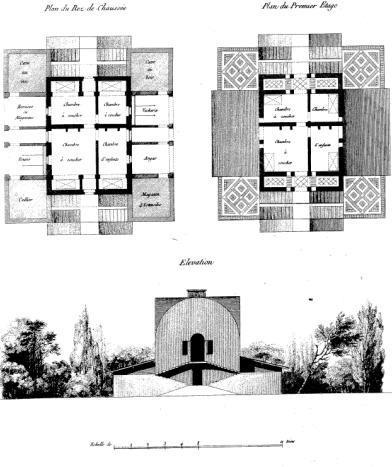
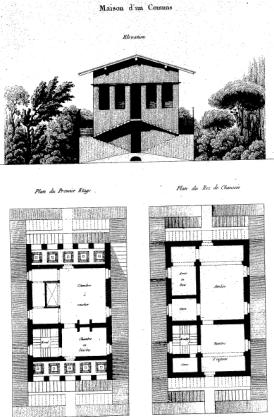
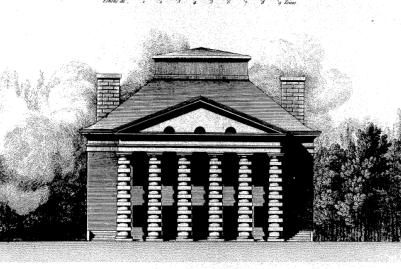
Enfin, nous conclurons sur les interactions entre ces deux disciplines et leur impact potentiel sur l'aménagement des villes et quartiers.

Cadre théorique d'influences notables entre les disciplines architecturales et sociologiques : du lien entre facteurs architecturaux et sociaux

La discipline architecturale nait avec la formalisation de la théorie de la perspective qui apparaît au XVe siècle avec ALBERTI (1435). Ce qui a permis l'émergence des plans, coupes et élévations est la pratique de terrain de Brunelleschi lors de la construction de l'ouvrage emblématique qu'est la cathédrale Sainte Marie de la Fleur. C'est à partir du terrain que la théorie architecturale se construit, la méthode de recherche est donc inductive au sens que développeront ultérieurement Plouffe et Guillemette (2012) avec la Grounded Theory. Il est d'ailleurs également caractéristique de constater que d'un point de vue épistémologique, c'est la perspective, proche de la perception, qui a précédé les plans, coupes et élévations à la base du travail quotidien des architectes (Argan, 2018). Le fondement de la discipline est la recherche de la spatialité (Zevi, 2005) et sa représentation graphique est au cœur de la discipline. À ce stade aucun lien ne se profile explicitement entre sociologie et représentation de l'architecture.¹²

L'architecture est donc à l'origine essentiellement liée à la géométrie et au dessin.

Au moment où la sociologie émerge au XVIII^e siècle, certains architectes comme Boullée ou Ledoux vont rapprocher leurs œuvres des enjeux de société identifiés au siècle des Lumières. Ils décideront de bâtir pour le riche, mais aussi pour le pauvre. Ledoux lisait et admirait Rousseau (Christ, 1971, pp. 11 et 18). Il dénonce le statut de l'architecte dans l'ancien régime et réclame une justice sociale : « *Les rois, les empereurs ... épuisent les montagnes de granit, et ont à leurs gages des nations d'ouvriers pour bâtrir des palais ... et le pauvre au dix-huitième siècle, n'a pas de quoi abriter sa tête* » (Ledoux, p. 104). Il va concevoir spatialement, selon cette discipline du XVe siècle, des solutions pour vaincre la précarité sociale du XVIII^e.

 <p>Plan du Rcv. de Chasseur Plan du Premier Etagé Elevation</p>	 <p>Maison d'un Commissaire Elevation Plan de Premier Etagé Plan de Rcv. de Chasseur</p>	 <p>Elevation de la Maison du Directeur Le Directeur Architecte du Roi Elevation de la Maison du Directeur Plan de Premier Etagé</p>
Maison d'un employé (Ledoux, 1804, pl.17)	Maison d'un commis (Ledoux, 1804, pl. 30)	Maison du directeur (Ledoux 1804, pl. 71)

Par la création de « *la maison du pauvre* », il met en place une équité sociale en rendant l'architecture accessible à tous : « *Ici le pauvre a ses besoins satisfaits comme le riche ; on verra qu'il n'est pauvre que du superflu* ». Ces deux grands principes d'architecture de masse et de minimalisme justifié par les raisons économiques vont fonder toute l'approche architecturale des modernistes du XX^e siècle. Les écrits de sociologie et d'architecture sont ici autonomes, mais les ouvrages de sociologie influencent Ledoux sans qu'il n'explicite ses sources.

¹² Nous parlons bien de la question de la représentation de l'architecture, car avec Alberti en parfait humaniste, il abordera des questions du champ des sociologies, notamment la question de la famille. Dans son ouvrage l'art d'édifier, il touchera aux questions d'usage, mais écartera volontairement toute représentation spatiale de ses analyses. Ses successeurs en oublieront les liens entre architecture et sociologie.

Sociologie urbaine et programmation de l'habitat : notes de cours concernant les définitions et théories

Avec Walter GROPIUS cette référence à la sociologie sera plus qu'une influence, elle fondera sa démarche pour concevoir le logement de masse. Il publiera dès 1929 un texte intitulé « *Fondements sociologiques de l'habitation minimale pour la population industrielle des villes* » (Gropius, 1995, p. 67-84) dans lequel il présente les statistiques de taille des ménages qu'il compare à celle des tailles de logement pour justifier un besoin d'ajustement des tailles des nouvelles habitations à ces nouveaux usagers. Il transforme l'ensemble de ces questions sociales en gabarits d'ensembles d'habitats. Cela montre une liaison intime entre sociologie et architecture marquée pour les architectes par la spatialisation des enjeux.

À ce stade, les architectes utilisent une approche pluridisciplinaire, les méthodologies sont autonomes, mais se servent explicitement l'une l'autre. La recherche spatiale est fondée sur des sources sociologiques clairement référencées, mais Gropius ne cherche pas à s'approprier les outils d'autres disciplines pour les adapter à la sienne. Les champs méthodologiques restent manifestement très distincts même si le champ d'observation est commun.

Quatre architectes vont réellement s'approprier les deux disciplines et construire une approche méthodologique transdisciplinaire : Philippe Boudon, Amos Rapoport, Christopher Alexander et Kevin Lynch.

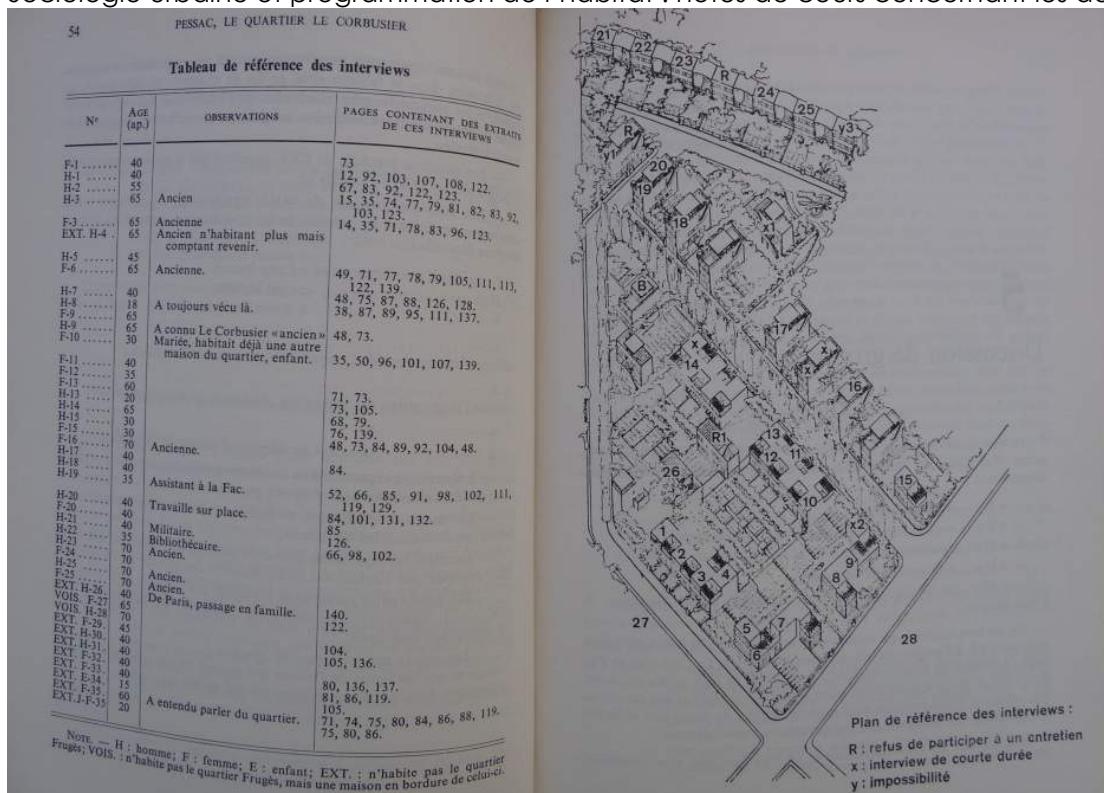
Philippe BOUDON (1985) va remettre en cause le modernisme à partir d'une enquête sur la réalisation de Le Corbusier à Pessac. Il montre comment la création de cet architecte dirigiste et autoritaire va être détournée par les habitants. Ceux-ci rejettent le langage plastique de l'architecte et transforment leur logement. Ils touchent à des questions d'intimité qui étaient ignorées de Le Corbusier qui favorisait plutôt l'esthétisme. Pour comprendre la perception de cet ensemble par les habitants, Boudon va mixer les méthodes sociologique et architecturale.

D'une part, il reprend la méthode **sociologique** des enquêtes non directive en annonçant une « étude générale sur l'architecture ». Ainsi, les habitants ignorent le but de celle-ci (les raisons des transformations) pour éviter d'orienter leur réponse. L'approche est qualitative avec 40 personnes enregistrées pendant plus d'une heure et retranscrites. Il reprend à la sociologie la notion de guide d'interview et de questions de vérification d'usage. Il caractérise les habitants (âge, taille de ménage, locataire ou propriétaire, date d'arrivée).

D'autre part, sur base des méthodes de recherche **architecturale** de la typologie (initiées par Durand dans la suite des encyclopédistes) Boudon différencie les types d'architectures occupées (types de maisons ("zigzag", "quinconce", "jumelle", "gratte-ciel", "arcade" et "isolée"),¹³ leur situation, l'aspect modifié ou pas). La méthode qui caractérise cette enquête est la spatialisation du vécu des habitants. Pas seulement sa localisation de manière géographique, mais également l'espace en trois dimensions auquel se réfèrent les habitants. Face à son tableau de référence des interviews se trouve une axonométrie¹⁴. De cette manière, Boudon lie systématiquement les caractéristiques spatiales (n° des bâtiments sur l'axonométrie du site montrant le site en 3 dimensions et par là les différents types d'architecture) et sociales (âge, sexe...). Toutes ces observations seront croisées avec des discussions de groupes de cinq architectes experts (maître d'œuvre, architecte-ingénieur, décorateur, architecte prix de Rome et architecte chercheur), les publications sur la cité Frugès à Pessac et la théorie de l'architecture.

¹³ Des illustrations existent dans le diaporama sur Pessac, Ceci est secondaire à la compréhension de la théorie de la sociologie. Il s'agit plutôt de l'analyse typologique que nous pourrions mener en théorie de l'architecture. D'autres classifications que celle de Boudon existent comme celle de la Ville : <https://www.aurba.org/wp-content/uploads/2010/06/Cit%C3%A9%20Frug%C3%A8s%20Plan%20Gestion2010.pdf>, c'est le principe qui importe.

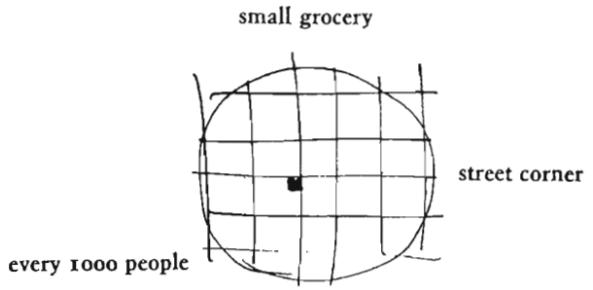
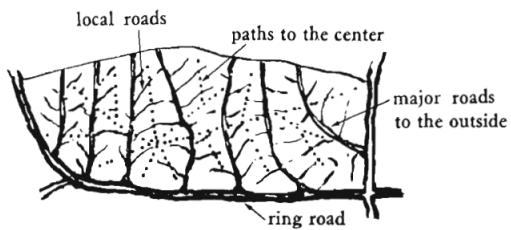
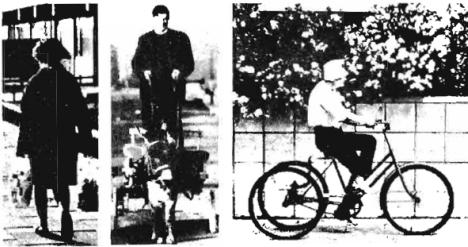
¹⁴ Une axonométrie qui montre les trois dimensions (spatialisation) et non un plan qui ne permet qu'une localisation.



Sociologie urbaine et programmation de l'habitat : notes de cours concernant les définitions et théories spatiaux, détails constructifs et facteurs socioculturels (House Form and Culture). Comme pour Boudon, l'approche de Rapoport est transdisciplinaire, mais entre architecture et anthropologie.

Christopher ALEXANDER (1977), architecte, anthropologue et mathématicien va tenter de généraliser ce lien entre formes architecturales et usages sociaux à travers la théorie du pattern langage. Il va décomposer l'ensemble des formes architecturales, de la pièce à la région en 253 motifs se complétant les uns les autres. L'avantage de ce système est de permettre le dialogue avec les usagers et de faciliter la conception du projet architectural ou urbanistique de manière participative.

Différentes représentations du « pattern langage » d'Alexander et al. (1977)

	
Pattern 89, « corner grocery » p. 440	Pattern 89, « corner grocery » p. 443
	 Many ways of getting around on local trips.
pattern 11, “local transport areas”, p. 68	pattern 11, “local transport areas”, p. 67

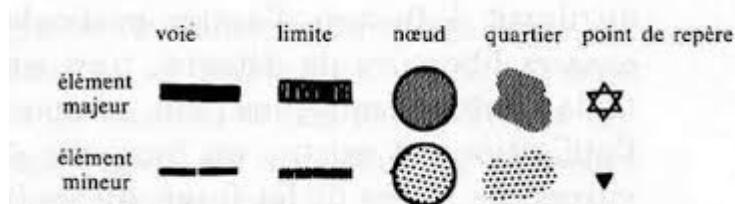
Légende : Usages culturels de la ville (au sens anthropologique) et représentations spatiales sont très clairement associés pour permettre la co-conception avec les usagers.

En se servant d'apports spécifiques des sociologies, cet architecte crée une plus-value dans la manière de manier, de décoder et d'interpréter les enquêtes de terrain. Il précise ainsi les liens entre humains et spatialités. Cette approche comporte un champ spécifique à l'architecture : la maîtrise affinée de la compréhension de la spatialité (notamment géométrique telle qu'initiée par Alberti).

En ce sens, le travail de Kevin LYNCH (1985) sur l'image de la cité est particulièrement exemplatif. Formé par Franck Lloyd Wright, il reprendra les théories de la configuration de la forme (Gestalt) qui l'aideront à spatialiser les données à partir du vécu même des usagers de la ville. Cette manière exemplaire et révolutionnaire de travailler est une référence toujours utilisée par les architectes, urbanistes, géographes et sociologues. Lynch montre que la lisibilité de la ville est un facteur déterminant son appréciation par les usagers. Il fonde sa démarche sur la prise en compte du déplacement au sein des villes et étudie Boston, Jersey City et Los Angeles. Il en ressort des principes de composition spatiale.

Il a mis clairement en évidence certaines caractéristiques des formes urbaines qui structurent le vécu de la ville. Ce principe explique probablement pourquoi il interpelle toujours autant les architectes : il s'attaque à l'essence de leur discipline.

Il décompose la structure de « **l'image de la cité** » perçue en 5 éléments : les voies, limites, nœuds, quartiers et points de repère. (voir figure ci-après)



Lynch (p. 22)

La dimension affective et le sens de la ville ne transparaissent pas à travers cette nomenclature. Le regard posé par Lynch reste froid, la nomenclature proposée par Lynch ne montre pas en quoi les significations de la ville colorent la perception. Il centre son approche sur la structuration du signifiant matériel et s'attache peu à son sens.

La recherche d'un mode de représentation de la spatialité vécue : de l'évolution de la nomenclature de la cité américaine à celle des quartiers populaires

Lynch par son travail sur la perception urbaine précise l'interaction entre humain et espace. Bien que moins détaillé que celle d'Alexander, il construit une nomenclature de représentation originale et plus facile à manier à l'échelle de la ville que celle proposée par Alexander. Son approche plus psychosociale permet de décrire le vécu des habitants, il montre l'effet de la forme architecturale et urbaine sur la perception. Différents auteurs ont critiqué et amendé cette nomenclature de représentation poussant à la prise en compte non seulement de l'image de la cité américaine, mais aussi des images de la ville européenne, mais pas de celle des quartiers populaires. Et cela pose question.

L'image de la cité, les images de la ville et les images urbaines : trois contributions à une nomenclature de la forme spatiale et du sens social

En effet, la simple identification de la forme faisait dire à Le Corbusier qu'il était impressionné par les pyramides qui jalonnent le territoire wallon. Lorsqu'il découvrit que ces terrils étaient des amas de déchets de l'exploitation minière, le signifiant que constituent ces pyramides prit un sens radicalement différent.

Lorsque ces mêmes terrils furent menacés par des exploitations du minerai restant en leur sein, des levées de boucliers s'organisèrent. Parmi le sens donné à ces mêmes pyramides apparut la trace du dur labeur de milliers de mineurs ayant payé un lourd tribut à la prospérité économique de la Belgique qui devint la seconde puissance économique industrielle au monde. Les pyramides reprirent une connotation très positive tant à l'échelle locale qu'à l'échelle internationale, celle de la reconnaissance Unesco.

Une même forme peut donc se colorer de diverses manières, selon le vécu des usagers de l'espace. Cette faille dans le système de Lynch ne permet pas de bien retransmettre le vécu des habitants et il sera investigué par Ledrut (1973) qui identifiera « **Les Images de la Ville** ». Les constats de Ledrut à Toulouse et Pau ne correspondent que partiellement à « l'image de la cité ». Il reproche à juste titre que « l'image » de la ville dessinée par Lynch est unique, or celle-ci est polysémique et nécessiterait de se spécifier selon les acteurs concernés. Pour cette raison Ledrut parlera des « **Images** » de la ville. Une autre nuance

Sociologie urbaine et programmation de l'habitat : notes de cours concernant les définitions et théories sémantique entre les deux ouvrages nous fait passer de la « cité » américaine vouée au déplacement automobile à la « ville » européenne au passé riche en histoire et en sens. Ledrut (1973, p. 26) se positionne explicitement par rapport à Lynch qui « *concentre l'attention sur l'identité et la structure de l'image* ». Le parti de Ledrut est l'inverse : il décrit peu le signifiant (les formes urbaines) et se concentre sur le signifié, la signification de ces formes pour les usagers de la ville. Ce contrepied utile apporte un nouveau champ d'observation, mais Ledrut n'analyse plus la spatialité et de ce fait perd la compréhension de l'apport de la forme urbaine. Elle est probablement pour cette raison beaucoup moins utilisée par les architectes et urbanistes.

La nomenclature initiale de Lynch a été adaptée à partir d'enquêtes qualitative et quantitative menées ces 30 dernières années dans une quinzaine de villes et villages wallons (dont les deux principales que sont Charleroi et Liège) auprès de plusieurs milliers de personnes (Pouleur Vanzande, 2017), sur un autre cadre urbain que celui des villes de Los Angeles, Boston, New Jersey, Toulouse et Pau. Ces travaux ont été influencés par ceux des sociologues Liliane Voyé et Jean Rémy (1992) sur une nouvelle définition de la ville ainsi que par une immersion dans les milieux de la participation citoyenne impliqués dans les luttes urbaines des années 1970. Ils ont abouti à la création d'une nouvelle nomenclature des « **images urbaines** » (© Pouleur Vanzande, 2017) qui par ce nouveau concept arrivent à combiner les signifiants (Lynch notamment) et signifiés (Ledrut) ainsi que l'apport des enquêtes réalisées en Wallonie. L'image de la cité est fondée sur la ville américaine tandis que les images urbaines (cours) s'adaptent aux villes et quartiers européens. Les images urbaines (cours) ne sont pas uniquement une synthèse des concepts de Ledrut et Lynch. Les images urbaines sont donc un autre concept que ceux de Ledrut (Images de la ville) et Lynch (image de la cité), même s'il les intègre. Cette nouvelle nomenclature tient-elle compte tant de la dimension formelle de la ville que de sa symbolique. Ledrut (images de la ville) s'appuie sur la sémiologie, mais peu sur la mémoire collective qui fonde les images urbaines. La description du signifiant selon les images urbaines est aussi modifiée depuis Lynch. La nouvelle nomenclature intègre la perception des liens sociaux¹⁵ et la place importante que revêt la présence de la nature en ville (voir figures du diaporama).



Conclusions :

Certaines théories doivent être appliquées comme celle des images urbaines. Vous devez adapter celle-ci aux caractéristiques de votre terrain. Interrogez sur ce qui est pertinent pour votre travail. Par exemple, le réseau de ruelle de quartier étudié peut se comprendre par sa forme grâce aux théories du pattern langage. En quoi l'organisation sociale de votre quartier tient-elle ou pas des stratégies rationnelles décrites par Weber ? Les habitants forment-ils une communauté, défendent-ils des intérêts communs ? Êtes-vous confrontés à la présence de différentes communautés comme vues au sein de l'école de Chicago ? Quel groupe domine quel autre ? Se défendent-ils par les voies légales comme au sein de l'advocacy planning ? Ou bien les choses sont apaisées à travers l'institutionnalisation de la participation au sein de la CCATM par exemple ? Ont-ils droit à la ville au sens de Lefebvre ? En quoi l'attachement à leur cadre de vie est lié à la mémoire collective au sens de Halbwachs ? La critique de Lefebvre, Raymond et Haumont est-elle pertinente par rapport à vos observations. Trouvez les différents patterns du livre (Alexander, C., Ishikawa, S. & Silverstein, M., 1977. A Pattern Language, Town, Buildings, Constructions. Oxford: Oxford University Press.) et pertinents pour votre terrain. L'architecture est-elle signifiante au sens de Jenckx ou Boudon. Quels mots reflètent les constructions selon les personnes interrogées ?

¹⁵ On perçoit la présence des personnes, de la facilité ou non des contacts humains. La nomenclature permet de représenter cette perception de la ville.

Sociologie urbaine et programmation de l'habitat : notes de cours concernant les définitions et théories
En quoi utilisez-vous au moins aussi bien les statistiques du recensement que Gropius pour interpréter vos résultats ?

C'est donc durant la phase d'interprétation qu'il vous sera nécessaire de bien réutiliser ces théories.
Quelles théories pressentez-vous déjà comme pertinentes par rapport à votre terrain ?

Bibliographie :

- ALBERTI, Leon Battista (1435 (trad. 1868)), De la statue et de la peinture / traités de Leon Battista Alberti, trad. du latin en français par Claudio Popelin, Publication : Paris : A. Lévy, 1868, 190. <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb300078337.public> p. 144
- ALEXANDER, C., ISHIKAWA, S. & SILVERSTEIN, M., 1977. A Pattern Language, Town, Buildings, Constructions. Oxford: Oxford University Press.
- BOUDON, P. 1985 (1969). Pessac de Le Corbusier. Paris, 208 pp.
- GLASER, B. G., & STRAUSS, A. L. (1967). The discovery of grounded theory. Chicago, IL: Adline.
- GROPIUS Walter (1995), Architecture et société. Textes choisis, présentés et annotés par Lionel Richard. Traduit de l'allemand. Paris, Editions du Linteau, , 199 pages.
- LE CORBUSIER. (1958). Vers une nouvelle architecture. Paris : Éditions Vincent Fréa. (Ouvrage original publié en 1923).
- LEGER, Jean-Michel, Derniers domiciles connus. Enquête sur les nouveaux logements 1970-1990, Ed. Créaphis, Paris, 1990, 168 pp.
- LEDRUT Raymond, Les images de la Ville, Anthropos, Paris, 1973
- LYNCH Kevin, L'image de la cité, Dunod, 1985 (1969 (MIT 1960))
- PLOUFFE, M.- J., & GUILLEMETTE, F. (2012). La MTE en tant qu'apport au développement de la recherche en arts. Dans J. Luckerhoff, & F. Guillemette (Éds), La méthodologie de la théorisation enracinée : fondements, procédures
- POULEUR Jean-Alexandre et Ornella Vanzande, Charleroi, ville symptomatique et humaine, révèle des images urbaines réinventant L'Image de la Cité, Espaces et sociétés 2017/1 (n° 168-169), p. 129-146.
- RAGON, M. (1977). L'architecte, le prince et la démocratie : vers une démocratisation de l'architecture? Paris : Albin Michel.
- RAPOPORT, A. (1972). Pour une anthropologie de la maison. Paris : Dunod.
- REMY, J. ; VOYE, L. 1992. La ville : vers une nouvelle définition ?, Paris, L'Harmattan.
- ROSSI, A. (1981). L'architecture de la ville. Paris : L'Equerre.
- THINES (Georges) et LEMPEREUR (Agnès), Dictionnaire général des sciences humaines. Paris, Editions Universitaires, 1975, p. 888
- WEBER Max, La ville, traduit de l'allemand et introduit par Aurélien Berland ; édition critique française établie par Aurélien Berland ; postface d'Yves Sintomer, Paris : La Découverte, 2014
- ZEVI, B. (2005). Apprendre à voir l'architecture. Paris : Éditions de Minuit. (Ouvrage original publié en 1959).